Laure MURAT, *La Loi du genre. Une Histoire culturelle du « troisième sexe »*

Paris, Fayard, 2006, 459 p.

Aude Fauvel

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/11112>

DOI : 10.4000/clio.11112

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2013

Pagination : 254-257

ISBN : 978-2-7011-7781-6

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Aude Fauvel, « Laure MURAT, *La Loi du genre. Une Histoire culturelle du « troisième sexe »* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 37 | 2013, mis en ligne le 25 juillet 2013, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/11112> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.11112>

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2022.

Tous droits réservés

Laure MURAT, *La Loi du genre. Une Histoire culturelle du « troisième sexe »*

Paris, Fayard, 2006, 459 p.

Aude Fauvel

RÉFÉRENCE

Laure MURAT, *La Loi du genre. Une Histoire culturelle du « troisième sexe »*, Paris, Fayard, 2006, 459 p.

- 1 Le XIX^e est connu pour être le siècle de la polarisation des genres, celui où les médecins, inspirés par le darwinisme, produisirent tout un discours sur les caractéristiques soi-disant naturelles du comportement féminin et masculin. L'inconvénient de ce genre d'argument était (est toujours) que la réalité des conduites humaines ne se plie pas au désir scientifique, les individus n'agissant décidément pas de façon conforme à ce qu'on attend d'eux. Hommes aimant les hommes, femmes aimant les femmes, hommes s'habillant en femmes, femmes travaillant comme des hommes..., le XIX^e siècle fut ainsi traversé de figures transgressives, violant les définitions de ce que devaient être un homme/une femme. Une réponse facile pour expliquer leur existence consista à les taxer d'anormalité, les psychiatres se faisant une spécialité de déclarer malades ceux qui sortaient du cadre. Mais si ce réflexe d'exclusion est bien étudié, on connaît moins, en revanche, cette autre réaction : certains finissant par se demander si ces iconoclastes ne démontraient pas qu'il existait peut-être, en plus du « sexe fort » et « faible », un autre « troisième sexe ».
- 2 C'est cette notion que Laure Murat entreprend de suivre dans *La Loi du genre*, explorant comment, des années 1830 jusqu'à l'entre-deux-guerres, le troisième sexe servit de fil directeur aux réflexions sur l'identité sexuelle, médecins, romanciers et militants essayant tour à tour de définir les contours de cette entité brumeuse. Considérant ainsi le troisième sexe comme « un fait de langage, ordonnant une série de théories et de discours autour de figures censées les incarner » (p. 13), l'historienne, professeure au

département d'études françaises et francophones de l'Université de Californie, livre une vaste enquête transnationale et transdisciplinaire témoignant des multiples migrations de cette étiquette équivoque. En 1864 le juriste allemand Karl Heinrich Ulrichs en donnait pourtant une définition simple (du moins en apparence), le troisième sexe étant pour lui « une âme de femme dans un corps d'homme » et vice-versa. Déliant l'âme féminine/masculine du corps sexué, on pourrait dès lors penser que cette catégorie relevait de ce qu'on nomme aujourd'hui le genre en signifiant que le sentiment de soi échappe au déterminisme biologique. À ceci près que les penseurs du troisième sexe n'étaient pas Judith Butler et n'eurent pas, dans leur ensemble, conscience du trouble qu'ils introduisaient entre sexe physique et genre ressenti. Bien au contraire, la grande majorité de ses défenseurs s'efforcèrent de prouver qu'il s'agissait d'un fait biologique, le troisième sexe existant « vraiment » à côté des deux autres.

- 3 Dans les chapitres centrés sur l'homosexualité masculine, Laure Murat analyse comment certains tentèrent de faire entrer l'inversion de la sorte dans l'ordre naturel, l'Allemagne se distinguant à cet égard de la France. Car côté français, bien que les rapports sexuels entre hommes n'aient pas été pénalement répréhensibles, les autorités s'efforcèrent dans les faits de réprimer leurs amateurs avec l'appui des experts médicaux. Décryptant en parallèle les fichiers sur les homosexuels tenus par la police de Paris et la littérature savante, Laure Murat en conclut qu'en France, où l'homosexualité était en théorie tolérée par la loi, on vit donc pourtant émerger une version médico-policière fort stigmatisante de l'inverti, décrit comme un déviant anormal. Inversement en Allemagne le code prussien, qui pénalisait lourdement les coïts contre-nature, eut au contraire pour effet de mobiliser le public concerné et d'inciter des médecins à le soutenir. Ulrichs, déjà cité, fut le premier à y défendre l'idée de l'existence d'une troisième « espèce sexuelle à part » : les « Uraniens ». Il fallut cependant attendre les travaux du Dr Magnus Hirschfeld et la fondation, sous son auspice, de la première organisation de défense des homosexuels (1897) pour que la promotion de cette classe surnuméraire soit vraiment effective. Ancrer l'uranisme dans le biologique avait pour avantage de déculpabiliser ses représentants : si la pédérastie relevait de la Nature, ses adhérents n'étaient dès lors pas responsables de leurs penchants. L'inconvénient était qu'à trop vouloir naturaliser le troisième sexe on retombait aussi, quoique différemment, dans un discours normatif. *La Loi du genre* exhume ainsi les descriptions de médecins persuadés qu'avec un œil exercé il était possible de reconnaître les physiques intermédiaires, les hommes et femmes classiques étant dès lors, quant à eux, implicitement tenus à la sexualité hétérosexuelle. Par ailleurs, si certains estimaient que le troisième sexe impliquait donc un corps androgyne particulier, d'autres considéraient qu'il s'agissait plutôt d'un type en devenir et promurent les premières opérations de réassignation sexuelle. En somme, entre ceux pour qui les Uraniens étaient des quintessences de virilité puisqu'uniquement attirés par le « sexe fort », ceux qui les voyaient à l'inverse comme des hommes qui auraient dû naître femmes, et ceux, enfin, qui pensaient qu'ils étaient l'équivalent humain des fourmis-ouvrières (soit des individus fondamentalement neutres), on voit que la thèse du troisième sexe n'avait de cohérence que sur le papier, ses tentatives de ratification biologique ne faisant qu'en accroître le flou.
- 4 Ceci n'empêcha cependant pas le concept de faire florès, son imprécision et son côté sulfureux lui assurant au contraire une large popularisation. Passant des hommes aux femmes, Laure Murat montre que du côté des lesbiennes, le troisième sexe fut surtout

un sujet littéraire, les tribades n'inspirant pas le même déchaînement médico-policiier que leurs équivalents masculins. De façon plus large, appliquée aux femmes la formule servit surtout de repoussoir : femmes en pantalon, femmes à vélo, suffragettes, femmes aimant les femmes..., toutes tombèrent un jour sous ce qualificatif qui servit à réitérer, par antithèse, les attitudes convenables au beau sexe. *La Loi du genre* consacre ainsi une très large place à la littérature dont l'examen illustre le succès continu du thème du milieu du XIX^e siècle à celui du XX^e et dévoile aussi à quel point les attitudes sexuelles ambiguës ont pu inspirer de rhétoriques haineuses. Reste qu'en faisant exister un lieu incertain entre féminin et masculin, le troisième sexe ouvrit malgré tout un espace de reconnaissance aux sexualités hétérodoxes, certains utilisant l'intérêt médical pour dire leur vécu tandis que d'autres osèrent, grâce à lui, investir le terrain littéraire pour dresser un portrait moins fantasmagorique des expériences homosexuelles.

- 5 S'attarder sur ce que l'expression de troisième sexe a pu signifier au cours du temps permet donc à Laure Murat d'aborder des objets variés, glissant du thème de l'homosexualité à celui du féminisme, tout en parcourant les terrains français, allemands et britanniques. C'est ce qui fait à la fois toute la richesse de son livre, mais aussi son travers, *La Loi du genre* manquant parfois de précision sur les différents contextes évoqués, de même qu'on peut aussi lui reprocher d'être un peu court sur certains points. La question de l'hermaphrodisme est, par exemple, très vite évacuée, un choix étrange quand on sait qu'elle fascina pourtant les médecins précisément parce que ses représentants semblaient prouver l'existence naturelle d'un sexe intermédiaire. Autre absent étonnant : le chevalier d'Éon, certes décédé juste avant la période, mais dont les mémoires posthumes (1836) et la vie insolite constituèrent néanmoins une référence matricielle pour tous ceux qui pensèrent un entre-deux entre elle et lui. Ces réserves étant formulées, il n'en demeure pas moins qu'en ce contexte d'actualité chargée, *La loi du genre* fait figure de lecture nécessaire, démontant la logique des discours de haine et rappelant que celui qui rejetait l'inverti était aussi celui qui hier interdisait à la femme de monter à vélo de peur qu'elle ne se virilise...

AUTEURS

AUDE FAUVEL

Institut universitaire d'histoire de la médecine et de la santé publique (IUHMSP) Lausanne